

A 17 ans dans la Division „Frundsberg“

## Robert Scherer<sup>1</sup>

Robert Scherer est de la classe 1926.

« C'est le 3 octobre 1943 - je n'avais pas encore 17 ans - que j'ai été appelé au *Reichsarbeitsdienst* (Service de travail pour le *Reich*) à Leverkusen. Le camp du RAD se situait à proximité des usines Bayer.

### Au *Reichsarbeitsdienst*

Notre premier travail a consisté à creuser des tranchées de circulation dans une rue de la ville comblée de gravats à la suite d'un récent bombardement. A cette époque, les villes de Rhénanie, régulièrement bombardées, étaient déjà en ruines. Mais, curieusement, pendant mon séjour à Leverkusen, aucune bombe n'est tombée sur les usines Bayer, alors que la ville de Cologne était régulièrement la cible des forteresses volantes alliées.

Nous étions sous les ordres de *Vormänner*, de *Truppführer* et de *Feldmeister* dont j'ai gardé

un très mauvais souvenir. La plupart d'entre eux étaient imbus d'idéologie nazie et conscients de l'importance de leur fonction. Ils abusaient de leur autorité et prenaient un malin plaisir à nous humilier et à nous tracter. Pour la moindre maladresse, c'étaient d'odieuses moqueries, d'énormes engueulades et d'interminables revues de paquetage. C'étaient, pour la plupart, des petits chefs prétentieux et braillards, experts en propos vulgaires: « Si je vous dis: têtes... droite... il faut que votre morve gicle à cinq mètres à droite! ». Bref, ils voulaient nous rendre la vie insupportable et nous abrutir. Et ce faisant, ils se rendaient absolument odieux. Nos camarades allemands les détestaient comme nous.

### Désigné comme volontaire pour les *Waffen SS*

Pour le 1<sup>er</sup> janvier 1944, j'étais de retour au village. Peu après, j'ai reçu l'avis d'incorpora-

<sup>1</sup> Témoignage recueilli par René Schott en 1997. Le texte original a été, dans le cadre de cette publication, très légèrement adapté.



tion à la *Wehrmacht*: ordre de me présenter à Stablach, en Prusse Orientale, près de Königsberg. Mais il y eut contordre: je devais passer devant un nouveau conseil de révision, à Haguenau, dans la caserne près de l'hôpital. D'autres camarades avaient reçu une convocation identique. On voulait tester nos aptitudes pour l'enrôlement dans les *Waffen SS*. Comme la plupart des conscrits de la classe 1926, j'ai été désigné comme volontaire SS.

Quelques jours plus tard, nous devons nous présenter à l'ancienne gare de Strasbourg et nous avons été répartis en groupes selon l'ordre alphabétique. Pour le voyage en train, je me suis retrouvé séparé de mes camarades de Schirrhein-Schirrhoffen. Comme je tenais à rester auprès d'eux, j'ai profité de la première occasion pour me faufiler dans leur compartiment. Ma présence illicite a été remarquée et, comme je tentais de me justifier, un sous-officier de l'encadrement m'a fait comprendre que le temps des initiatives personnelles et fantaisistes était bel et bien terminé. Le ton était donné. Mais j'ai quand même pu rester avec mes camarades grâce à la compré-

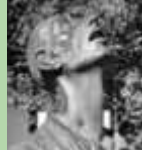
hension d'un autre accompagnateur SS, le *Sturmmann* Amberg (soldat de première classe) que je devais retrouver plus tard, pendant les classes.

Nous avons été convoyés en chemin de fer jusqu'à Bordeaux et de là, par camions, jusqu'au Camp militaire de Souge, qui se situe près de l'aéroport de Bordeaux.

### Une première évasion

Le moins qu'on puisse dire c'est que notre arrivée dans ce camp n'était ni prévue, ni préparée. Pendant plusieurs jours, nous avons gardé nos habits civils; des boîtes de conserve vides nous servaient de gamelles. Durant plusieurs nuits, ma section a dû dormir dans la paille d'une écurie, faute de lits de camp disponibles et nous avons vraiment souffert du froid.

L'un de mes camarades, Joseph M., de Schirrhein, ainsi qu'un autre jeune incorporé ont profité de cette «pagaille» pour prendre le large. Pendant la nuit, ils ont franchi la clôture de barbelés en emportant leurs valises. Joseph M. m'a raconté, par la suite,



qu'après avoir erré pendant près d'une semaine à Bordeaux et dans les environs, ils ont « réussi » à se faire repérer, heureusement pour eux, par des gens plus proches de la Résistance que des milieux collaborateurs. La famille, qui les a hébergés, leur a présenté deux convocations pour le Service du Travail obligatoire. Elles étaient adressées à deux jeunes du voisinage qui n'avaient aucune envie d'aller en Allemagne pour le compte du STO. « Vous voyagerez sous leur identité en direction de l'Allemagne, leur a-t-on dit. Les jeunes pourront rester au pays. Eux sauront où se planquer. Et vous, une fois arrivés en Alsace, vous pourrez toujours sauter du train. Et même si vous allez en Allemagne, mieux vaut être à l'abri dans une usine que de vous faire tuer sous l'uniforme allemand ».

C'est ainsi qu'ils ont traversé toute la France en chemin de fer, avec comme laissez-passer une convocation au STO établie au nom de deux jeunes du Bordelais. Ils ont fait à pied le trajet de Bischwiller à Schirrhein - cinq kilomètres environ le long de la voie ferrée - et se sont arrangés pour arriver de nuit à Schirrhein. Là, ils se sont présentés chez les

parents de Joseph M. Malgré toutes les précautions prises, ils ont été vus par des voisins qui ont su se taire jusqu'à la fin de la guerre. On était alors en janvier 1944 et les deux jeunes gens n'ont pas osé se cacher au village. Ils ne voulaient pas mettre en danger ceux qui les auraient abrités. Ils sont donc repartis clandestinement pour l'Allemagne et ils ont encore été aperçus dans une gare du Pays de Bade. Les personnes qui ont reconnu Joseph se doutaient bien de quelque chose, mais elles ne l'ont pas accosté et, elles aussi, ont gardé le silence.

Finalement, les deux « évadés » sont arrivés à leur destination et, sous leurs noms d'emprunt, ont travaillé dans une usine d'armement de Munich. C'est là qu'ils ont attendu la fin de la guerre. On ne peut pas dire qu'ils l'ont attendue tranquillement, car leur séjour à Munich n'a pas été de tout repos. La ville était souvent bombardée et les travailleurs du STO étaient toujours les derniers à quitter l'usine pour rejoindre les abris antiaériens.

Joseph m'a d'ailleurs avoué, après la guerre, que jamais plus il ne tenterait une telle aven-



ture. En effet, ils ont vécu pendant plus d'une année dans l'anxiété, dans la hantise quotidienne de se faire prendre en défaut, de se faire piéger ou de commettre la petite erreur qui aurait pu révéler leur véritable identité. Ils risquaient alors d'être inculpés de désertion, peut-être même d'être accusés d'espionnage. Et ils connaissaient le sort réservé aux déserteurs et aux espions.

Ils parlaient le moins possible et pourtant leurs camarades de travail allemands leur ont déclaré plusieurs fois vers la fin de leur séjour: «Franchement! Vous deux, vous avez rapidement appris notre langue. C'est tout à fait surprenant!». Il aurait suffi qu'une telle remarque fut relevée par quelqu'un de soupçonneux ou de méfiant. Et si elle était tombée dans l'oreille d'un fanatique? «Cela n'aurait plus duré longtemps, m'a avoué Joseph à la fin des hostilités. Il était grand temps qu'on soit libéré!».

### Période d'instruction

Pour moi, la libération n'était qu'un rêve lointain, en ce mois de janvier 1944. Dans mon entourage, on n'en parlait pas, on n'y

songeait même pas. J'étais alors une jeune recrue de la Division SS „Das Reich“, disséminée dans plusieurs villes du sud-ouest de la France: Montauban, Toulouse, Villefranche-de-Rouergue. Un Centre d'instruction se trouvait au Camp de Souge, près de Bordeaux-Mérignac. C'est là que j'ai fait mes classes. Elles étaient dures. Je me souviens particulièrement des longs crapahutages sur les terrains sablonneux du camp.

Nos instructeurs étaient pour la plupart de rudes baroudeurs, rescapés des combats de Russie. La discipline était sévère. Ils exigeaient de notre part une obéissance totale, mais sans faire preuve de brutalité. Ils voulaient nous préparer consciencieusement pour rengagement au front et, sachant d'avance ce qui nous attendait sur les champs de bataille, ils étaient corrects à notre égard et savaient se montrer compréhensifs. Ils ne se faisaient pas trop d'illusions sur nos qualités de guerriers, car ils savaient qu'on avait dû nous forcer la main pour être volontaires dans leurs rangs. Ils savaient également que, depuis un certain temps, on engageait n'importe qui dans les *Waffen SS*, considérés au

départ comme des troupes d'élite. Ils devaient se contenter de ce qu'on leur envoyait et s'en montraient passablement désabusés. Il faut dire aussi que, d'ordinaire, ils ne cherchaient pas à nous humilier et ne nous tracassaient pas en dehors des heures de service. Ils préféraient se retrouver entre eux et leurs réunions s'accompagnaient parfois de ripailles et de beuveries. Ils n'essayaient pas de nous fanatiser à tout bout de champ avec des théories et des slogans nazis. Ils tenaient pourtant à nous inculquer qu'un *Waffen SS* doit être un combattant d'une autre trempe qu'un *Landser* de la *Wehrmacht*. Ils nous faisaient aussi comprendre - et cela concernait spécialement les Alsaciens-Lorrains - que l'ennemi, quel qu'il soit, ne laissera aucune chance à un *Waffen SS* s'il a le malheur de tomber entre ses mains: en cas de capture, c'est une balle dans la nuque! Avis à ceux qui auraient envie de désertir! Nous pensions bien qu'ils nous disaient cela pour nous en dissuader, mais de tels propos ne nous rassuraient guère.

Après deux mois de classes au camp de Souge, la compagnie des recrues fut répartie



Un canon antichar allemand PAK 40 (Musée de l'Abri, Hatten). Ce canon de 75 mm, version agrandie du PAK 38, a été produit pour faire face à des chars de mieux en mieux protégés. (Photo N. Mengus)



Ecusson de la Division „Fruntsberg“.

entre les différentes garnisons du sud-ouest de la France, pour la poursuite de notre instruction. C'est ainsi que j'ai eu droit à une formation de mitrailleur (mitrailleuse lourde). Je fus également initié au rôle des *Panzergranadiere*: on nous apprenait à manier les bazookas, les lance-grenades, les canons antichars. Dans les manœuvres, nous suivions des blindés censés enfoncer les lignes ennemies; on nous entraînait aussi à nettoyer des poches de résistances, à briser des attaques de chars et de fantassins.

### En Pologne

Après avoir transité par Villefranche, je me suis retrouvé à la mi-avril à Toulouse. C'est là que j'ai appris mon affectation en Pologne. La plupart des recrues formées par la Division „*Das Reich*“ furent transférées par train militaire en Allemagne, puis à Debitcha près de Cracovie. En effet, on reconstituait là-bas la 10<sup>ème</sup> Division SS, la Division „*Fruntsberg*“, sévèrement décimée en Russie.

Ma section était cantonnée dans les bâtiments annexes d'un presbytère, près d'une

église. Le soir, nous avons parfois essayé, mais sans succès, de parler aux jeunes filles du village qui revenaient de l'office de Marie. Nous étions, en effet, au mois de mai.

Le secteur de Cracovie était tranquille à cette époque: les partisans ne se manifestaient pas. On organisait pourtant régulièrement des patrouilles auxquelles je participais souvent. Mais il n'y eut jamais ni incident, ni accrochage. On multipliait également les manœuvres pour nous aguerrir aux combats des *Panzergranadiere* et, alors que nous nous attendions à un départ imminent pour le front russe, nous avons appris le débarquement du 6 juin en Normandie.

### Baptême du feu en Normandie

En quelques jours, la Division „*Fruntsberg*“ était en état de marche pour le front de l'Ouest, ce qui n'était pas pour déplaire aux incorporés de force d'Alsace et de Lorraine. Les blindés, les camions, les canons antichars, les voitures tout-terrain et les fantassins furent acheminés par convois ferroviaires vers la France, jusqu'aux environs de Paris. Je faisais partie d'un régiment d'infanterie



motorisée et nous avons fait le déplacement en train de marchandises. Après avoir campé dans le Parc de Saint-Cloud, la 10<sup>ème</sup> Division a continué par la route son trajet vers la Normandie. Nous avons passé par Argentan pour nous retrouver en pleine nuit dans le bocage normand, entre Caen et Saint-Lô.

A notre arrivée, les Anglo-Américains étaient déjà solidement implantés dans le Cotentin. Les villes de Bayeux et de Carentan étaient déjà tombées et leurs troupes menaçaient Cherbourg. Le commandement allemand avait décidé de lancer une puissante contre-attaque pour percer les lignes alliées. Notre division devait participer à cette opération qui avait toutes les chances de réussir. En effet, les Alliés n'avaient pas réussi à concentrer leurs blindés dans le secteur et ils ne disposaient pas encore de moyens suffisants en artillerie. On savait aussi que les chars allemands *Tiger* étaient plus puissants que les blindés débarqués jusqu'à présent.

Notre division était prête à l'assaut lorsqu'est survenue une terrible attaque aérienne. Les blindés allemands n'ont pas eu le temps de se

mettre à couvert et beaucoup de chars furent détruits à coups de roquettes lancées par les avions. Les chasseurs-bombardiers mitraillaient également nos lignes. Il y eut des blessés et des morts dans nos rangs.

### Une guerre d'usure

La division était clouée au sol et la contre-attaque s'avéra impossible. Nous avons aménagé des trous individuels pour installer en hâte des nids de mitrailleuses à courte distance de l'infanterie adverse. Une tranchée



Trou individuel et nid de mitrailleuse MG42.

(Dessin N. Mengus)



(Dessin Nicolas Mengus)

d'irrigation, large de deux mètres, matérialisait durant un certain temps la ligne de front. Le pays était vallonné, couvert par endroits de bosquets. Les prairies étaient coupées par des chemins creux, bordés de haies touffues et de rideaux d'arbres.

Des patrouilles s'infiltraient parfois dans nos lignes et des rafales crépitaient dans la nuit. Des patrouilles allemandes partaient également en reconnaissance vers les positions américaines.

Dans l'obscurité de la nuit, il nous arrivait parfois de nous croiser dans les chemins encaissés.

Nous sommes restés plusieurs jours dans ce secteur, planqués dans nos abris provisoires, soumis régulièrement à des tirs de mortier et d'artillerie, car entre temps les Alliés avaient eu le temps d'acheminer du matériel.

Le temps était désagréable, la pluie fine qui tombait sans discontinuer imprégnait nos vêtements et détrempait le sol. Dans nos trous, nous pataugions dans la boue. Heureusement que le ciel couvert empêchait l'in-

tervention de l'aviation. Mais, à la moindre éclaircie, les chasseurs-bombardiers se remettaient à l'ouvrage, mitraillant nos positions, attaquant au lance-roquettes les camions et les chars qu'ils pouvaient repérer. Dans notre secteur, l'aviation allemande était inexistante, tandis que les aviateurs alliés ravitaillaient régulièrement leurs troupes. Des cylindres d'approvisionnement tombaient parfois dans nos lignes. Malgré les risques des tirs de barrage, on essayait de s'en emparer, tout heureux d'y trouver du chocolat, des biscuits, du lait, du café, des cigarettes et même... du papier hygiénique.

C'était donc une guerre d'usure. Malgré les pertes subies, il restait toujours des chars allemands dissimulés derrière un remblai, abrités sous le couvert d'un bosquet. En cas d'attaque, ils tiraient sur les lignes d'en face et les fantassins alliés n'osaient sortir de leurs abris.

Pour progresser d'un fossé vers un talus, les Alliés subissaient de nombreuses pertes. Pendant longtemps, toutes les attaques alliées étaient systématiquement repoussées: le relief et la configuration du terrain avanta-

geaient les défenseurs plutôt que les attaquants.

### Repli stratégique

Les journées du 17 et du 18 juillet furent terribles. Pendant plusieurs heures, nos lignes étaient soumises à un véritable déluge d'artillerie. L'aviation alliée profitait d'un ciel dégagé pour participer à la bataille: les chasseurs-bombardiers s'acharnaient sur nos positions, des roquettes touchaient les chars qui s'enflammaient, des bombes tombaient même dans les lignes américaines toutes proches. En effet, sans pouvoir réagir, nous avons vu l'infanterie alliée gagner du terrain et s'installer dans des positions avantageuses, tandis que les obus continuaient à tomber dans nos rangs, faisant de nombreuses victimes. Nous avons dû nous replier sur une nouvelle ligne de défense, en ramenant nos blessés. Nous comptions également de nombreux morts dans nos rangs. Il est vrai que les jeunes recrues allemandes, volontaires dans les *Waffen SS* et fanatisées à l'extrême, faisaient preuve d'une témérité inouïe, sortant des trous pour mieux riposter au mépris du feu roulant, s'avancant en terrain découvert



Un Jagdpanzer (chasseur de char) 38 (t) «Hetzer». Ce type de mini Jagdpanther apparaît en mai 1944 (Musée de l'Abri, Hatten). (Photo N. Mengus)



sans chercher à s'abriter, refusant de décrocher sous la pression de l'adversaire.

Nous ne pouvions plus tenir nos positions et nous avons reçu l'ordre de nous replier pendant que les quelques chars, qui restaient disponibles, tenaient en respect l'infanterie d'en face en tirant leurs dernières salves. Toutes les unités dispersées devaient rejoindre un village pressenti pour le regroupement („*Sammelstelle aller Versprengten*“).

J'ai appris, mais bien plus tard, que c'était ce jour-là que le Commandement allemand fut contraint d'abandonner la défense de Saint-Lô. Les troupes au contact de l'ennemi devaient immédiatement battre en retraite pour éviter l'encerclement. C'était un repli stratégique.

### Perdus dans le bocage

Ce qui comptait pour moi à ce moment, c'était de m'éloigner, sans risques et le plus vite possible, de la zone des combats. Ce n'était pas trop difficile, car la configuration du terrain, là encore, favorisait un repli.

Depuis le début de la bataille, j'avais à côté de moi un camarade alsacien qui, lui aussi, avait eu la chance de sortir indemne des deux jours de combat. Nous étions ensemble derrière un remblai. Alors que les obus tombaient encore à proximité de nos lignes, nous avons descendu en courant une prairie en pente jusqu'au bouquet d'arbres le plus proche. Puis nous avons longé des haies pour rechercher un chemin encaissé où nous serions à l'abri des projectiles et des regards. Bientôt, nous avons remarqué que nous étions seuls dans ce chemin creux. Nous avons ralenti notre allure, car nous étions essoufflés et, peu à peu, on s'est mis à traîner.

Nous avons commencé à échanger des propos, à faire des suppositions, à élaborer des projets. Nous nous connaissions bien et une désertion éventuelle entraînait dans nos idées, malgré les risques encourus. Si les Américains nous rattrapaient, ce serait notre chance: on leur ferait signe de loin en jetant nos fusils. Et si les Allemands passaient à la contre-offensive? Nous savions qu'ils en avaient les moyens. Et s'ils nous trouvaient



sans nos armes... Mais les Américains ne nous talonnaient pas, éprouvés sans doute eux aussi par les deux jours de lutte, et nous avions perdu toute trace des débris de l'Armée allemande.

Nous avons donc continué notre bonhomme de chemin, lorsque, au détour d'un talus, nous sommes tombés nez à nez avec un combattant isolé, un traînard comme nous. C'était un Alsacien de ma section que je connaissais depuis les classes de Bordeaux. Il avait, lui aussi, perdu le contact avec notre unité. Bien sûr, aucun de nous ne connaissait le village où il fallait se rallier. Nous savions juste la direction à suivre. Mais, dans ce pays vallonné, avec toutes ces haies qui s'entre-coupaient, avec ces chemins creux qui menaient on ne sait où, on s'égarait facilement. Et c'est ce qui nous est arrivé. Nous étions bel et bien perdus dans le bocage normand!

### Une semaine de liberté

Après deux heures de marche environ, nous sommes tombés sur une route et, en la suivant, nous avons découvert un petit village, un hameau plutôt, quelques maisons regrou-

pées au creux d'un renflement. Était-ce là le point de ralliement des unités dispersées? Apparemment non, car tout y était calme. Nous sommes restés un certain temps à proximité et à couvert, épiant en vain une quelconque présence. Puis nous avons décidé d'y entrer, prudemment, le fusil à la hanche pour pouvoir éventuellement nous défendre. Mais nous avons dû nous rendre à l'évidence: le village était inhabité.

Le village avait subi des tirs d'artillerie. Plusieurs maisons avaient été endommagées: toitures effondrées, façades éventrées. À l'approche des combats, les habitants l'ont sans doute évacué avec leur bétail. Les Allemands ont peut-être exigé leur départ. Seules restaient quelques volailles errant dans les cours ou dans les prés environnants. Mais tout dénotait une présence récente: litières et fumier dans les étables, vaisselle sur les tables, linge suspendu dans les jardins.

Dans les maisons, nous trouvions suffisamment de provisions pour subsister... un certain temps. Mais d'abord, on s'est permis quelques «abattages» pour nous payer des



poulets rôtis. Pour calmer notre soif, il y avait du cidre dans toutes les caves. Par contre, on n'a pas puisé d'eau, même pas pour nous laver: pendant les «classes» on nous avait enseigné que, dans les villages évacués ou abandonnés, les pompes pouvaient dissimuler des pièges et que l'eau des puits pouvait être empoisonnée.

Nous avons vécu près d'une semaine dans ce hameau, complètement hors de la guerre. Bien sûr, nous entendions souvent des canonnades dans le lointain, des chasseurs-bombardiers passaient parfois dans le ciel, mais nous avions comme l'impression que tout cela ne nous concernait plus. Nous attendions le passage des soldats américains pour nous constituer prisonniers, car nous pensions que c'était le moment idéal pour désertier. Mais les soldats américains tardaient. Ce village ne se trouvait certainement pas sur leur plan de route et nous redoutions un retour inopiné des habitants du village. Ceux-ci auraient pu nous réserver un mauvais sort avant qu'on ait eu le temps de leur expliquer qu'on était des Alsaciens incorporés de force. Nous discutons de tout cela et nous envisagions même de nous habiller en

civil: les vêtements ne manquaient pas dans les armoires. En tout cas, nous restions aux aguets pour éviter toute mauvaise surprise et, pendant la nuit, nous montions la garde à tour de rôle.

Un matin, nous avons été réveillés par des tirs d'artillerie. Les déflagrations semblaient toutes proches. Les obus éclataient au-delà du village. On voyait nettement les gerbes de terre que soulevaient les explosions. Nous pensions que c'était le signal de l'avance des troupes américaines et nous guettions l'arrivée de leurs avant-gardes. Effectivement, les tirs d'artillerie s'arrêtèrent et nous avons entendu des bruits de moteurs. Mais c'est de l'Est que les chars sont arrivés et c'étaient des chars allemands. C'était notre division qui remontait au front et qui allait nous cueillir au passage. Son mouvement avait dû être signalé par un avion d'observation aux artilleurs alliés qui ont alors essayé d'interrompre sa progression. Impossible de nous cacher! Nous savions en effet que les Allemands ne traverseraient pas le village sans en assurer le contrôle et s'ils avaient constaté que nous voulions nous «planquer», notre



sort aurait été vite réglé. Nous avons juste eu le temps de remettre nos casques et de reprendre nos armes pour nous poster au bord de la route comme si nous avions attendu nos «frères d'armes».

Nous devions apprendre plus tard, qu'après la chute de Saint-Lô et de Caen, les Américains avaient marqué un temps d'arrêt dans leur avance vers le sud et l'est, en vue de consacrer leurs efforts sur la percée d'Avranches en direction de la Bretagne. Ainsi les Allemands ont pu reconstituer une ligne de défense.

### Menace de conseil de guerre

La colonne, comme prévu, s'arrêta à l'entrée de l'agglomération. Des chars prirent position à l'abri des maisons. Des camions amenèrent des fantassins. Un sous-lieutenant (*Untersturmführer*), en tenue camouflée, sauta d'un véhicule tout-terrain, genre Jeep, et fonça sur nous: «Hé! Vous trois! D'où sortez-vous?».

Nous lui avons déclaré que nous sommes restés ici pour attendre le rassemblement des

unités dispersées. Puis, voyant qu'on avait donné l'ordre de «nettoyer» les maisons, nous nous sommes empressés d'ajouter, histoire de nous rendre utiles: «Inutile de chercher, tout est abandonné».

Nous avons ensuite dû lui raconter comment nous étions arrivés en ce lieu. Nous lui avons donc précisé le jour et l'heure où notre unité a reçu l'ordre de se replier, puis nous lui avons relaté notre marche à travers le bocage pour rallier le point de rassemblement et la découverte de ce hameau. Mais il a coupé court: «Vous vous expliquerez devant le conseil de guerre».

Puis il nous ordonna d'attendre dans une cour de ferme. Il va sans dire que nous étions mal à l'aise. Nous avons vraiment peur, car nous nous imaginions le pire.

Entre temps, deux autres «jeeps» se sont arrêtées dans la rue. Des officiers en sont descendus et se sont regroupés autour d'une carte étalée sur le capot d'une voiture. Ils se sont consultés un moment, puis le sous-lieutenant s'est approché du groupe et leur a parlé, en nous désignant du pouce par-dessus



son épaule. Les autres officiers se sont tournés vers nous et l'un d'eux, un commandant (*Sturmbannführer*), nous a fait signe d'approcher. Nous nous sommes présentés de manière réglementaire: garde-à-vous, salut hitlérien. Le commandant nous a parlé sèchement: «Alors! On ne retrouve plus ses camarades? On traîne huit jours dans ce trou perdu?». Mon sang s'est figé. Mais avant que nous ayons eu le temps de nous expliquer, il a continué: «Avez-vous observé des mouvements de troupes dans les environs? Des patrouilles?». Comme nous répondions par la négative, il nous a congédiés: «Allez! Rejoignez votre unité! Et tâchez de faire gaffe à l'avenir!». Ouf! On peut dire que ça allait mieux.

### Retour au front

Peu après, la colonne s'est ébranlée vers le sud: destination Vire. La division devait contribuer à la défense de cette ville. Mais nous ne progressions que très lentement à travers les collines de Normandie et Vire a été libérée avant notre arrivée. Le Commandement allemand a pourtant réussi à établir une solide ligne de défense. Nous étions alors à la fin

du mois de juillet et l'avance des Anglo-Américains allait être stoppée pendant une quinzaine de jours. Leur supériorité en nombre et en moyens ne pouvait être exploitée à fond, car nous étions toujours avantagés par le terrain accidenté, parfait pour des opérations de défense. Les chars allemands positionnés à couvert annulaient toutes les attaques adverses. Les Alliés perdaient également des tanks sous les tirs des canons anti-chars. Ainsi, les lignes allemandes ont réussi à retarder la percée.

Il faut dire aussi que, dans mon secteur, l'aviation alliée n'est presque pas intervenue. En effet, la ligne de front était très sinueuse: elle serpentait entre les vallonnements et chaque attaque aérienne aurait fait des victimes des deux côtés. La ligne de front se déplaçait aussi par suite des accrochages de plus en plus durs. D'ailleurs, de chaque côté, on risquait souvent l'encerclement.

### La dernière bataille

Le 13 août, nous étions toujours dans les environs de Vire. Après une nouvelle «rectification» du front, nous avons établi une

ligne de défense à proximité d'un village. Notre section avait pris position au bas d'une prairie qui descendait en pente douce vers un ruisseau bordé de saules. Nous étions bien à l'abri derrière les rebords surélevés qui, de part et d'autre du cours d'eau, formaient une sorte de digue. Les mitrailleuses installées sur la berge pouvaient balayer toute la largeur du versant d'en face, dépourvu d'obstacles naturels. Toute attaque dans ce terrain découvert aurait été extrêmement coûteuse pour les Alliés. En effet, la pente se trouvait également dans la ligne de tir de canons antichars, disposés légèrement en retrait, au flanc d'un coteau boisé. Le front pouvait tenir un certain temps, s'il n'y avait pas cette terrible artillerie américaine, de plus en plus efficace. Nous redoutions aussi l'intervention des chasseurs-bombardiers, mais ce jour-là ils ne se sont pas manifestés.

Nous savions que les Alliés voulaient percer le front le plus vite possible et nous attendions leur attaque. Elle a été précédée, comme toujours, de tirs d'artillerie. Leurs canons étaient postés au-delà des collines: nous entendions les coups de départ et les

projectiles explosaient près de nos positions. Nous restions blottis dans nos trous, derrière le remblai. J'étais à côté d'un camarade alsacien, un copain depuis mon incorporation. Il a aussi été mon compagnon d'échappée dans le hameau abandonné. Dès le début du feu roulant, un obus a frappé le tronc d'un saule, tout près de notre abri. L'arbre a craqué sous le choc, mais le projectile n'a pas explosé. C'était un *Blindgänger* (un obus non éclaté) et c'était aussi la chance de ma vie. Peu après, la berge a été éventrée, juste devant nous, mon camarade a été éjecté de son trou et blessé par un éclat à la jambe. Je l'ai aidé à rejoindre le village, juste derrière nous; on y avait installé un poste de secours. Là, on lui a posé un pansement en attendant son éva-



Mortier américain (Musée de l'Abri, Hatten).

(Photo N. Mengus)



Jagdpanzer Hetzer (Musée de l'Abri, Hatten).  
(Photo N. Mengus)

cuation vers l'arrière. Quant à moi, j'ai dû retourner en première ligne. J'ai envié son sort, je me sentais seul, j'avais peur et je n'ai pas pu retenir mes larmes.

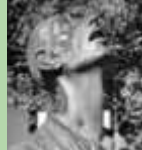
### Blessure et évacuation

Puis l'attaque se déclencha, soudaine et meurtrière. Pendant la canonnade et profitant du terrain vallonné, l'infanterie américaine avait effectué un mouvement tournant. Elle avait surpris les positions allemandes établies à flanc de coteau et, maintenant, elle nous attaquait à revers en nous bombardant aux lance-grenades et au mortier. Nous devons nous replier vers le village. Emportant armes et munitions, nous avons couru jusqu'aux premières maisons. Je me suis jeté derrière une petite construction à toit de chaume, une porcherie sans doute. C'est là que notre groupe s'est reconstitué. Mais nous n'avons pas eu le temps de mettre notre mitrailleuse en batterie: une grenade a frappé la porcherie, le toit a volé en éclats et s'est enflammé. J'ai senti comme une brûlure au coin de l'œil; du sang coulait sur ma

figure et rougissait ma chemise. Ma vue s'est brouillée, je ne voyais plus de l'œil gauche.

Des obus éclataient partout. Des maisons brûlaient: les Américains envoyaient des grenades au phosphore sur le village. Mais des chars allemands sont arrivés en renfort. Ils ont débouché du village pour tirer en direction des assaillants. Les *Panzergranadiere* ont réussi à déclencher un tir de barrage à la mitrailleuse et l'infanterie américaine a arrêté momentanément sa progression. Les troupes allemandes en ont tiré parti pour battre en retraite.

Ma blessure saignait abondamment. Dans une cour de ferme, un infirmier m'a posé un bandage rudimentaire sur l'œil blessé. Pour moi, la bataille était terminée. Le commandement allemand a décidé d'évacuer le village. On m'a hissé sur un char qui m'a ramené à l'arrière, jusqu'à l'orée d'un bois où était installé un poste de soins. Là, un médecin militaire a vérifié mon pansement et m'a délivré un certificat d'évacuation. Avec trois autres blessés, on m'a fait monter dans une jeep qui nous a emmenés hors de la zone des combats. C'était en fin de matinée.



## Hospitalisation et convalescence

Après avoir roulé quelques kilomètres, la jeep nous a déposés à un autre poste de soins plus important. Plusieurs camions militaires portant des croix-rouges peintes sur les bâches attendaient à proximité. Après consultation des certificats d'évacuation, les blessés étaient dirigés vers l'un ou l'autre de ces véhicules, selon la nature et la gravité des blessures.

Les camions se remplissaient peu à peu. Le nôtre s'est mit le premier en route et nous sommes partis pour un assez long voyage, puisqu'il nous a véhiculés jusqu'à Evreux. Nous avons été admis dans un hôpital de campagne installé dans une école. Je suis resté allongé un certain temps sur un brancard, d'abord en plein air dans la cour d'école, puis dans une salle de classe. C'est là qu'un médecin militaire m'a opéré à l'œil, sous anesthésie locale. J'étais nerveux et agité. Le médecin a dû appeler un infirmier pour maintenir ma tête secouée par des tics continuels. Pendant qu'il m'opérait, il me parlait tout le temps, essayant de me tranquilliser :

« Calmez-vous, jeune homme. Ici, vous n'êtes plus en danger... Le plus dur est passé. Ici,

vous n'avez rien à craindre... Vous avez encore eu de la chance... Un éclat aurait aussi pu vous arracher la tête ».

Mais, après l'opération, je ne voyais plus rien du tout. Je croyais que j'étais devenu aveugle. Mais le médecin militaire me rassura : « D'accord, vous avez perdu un œil ! Mais ça n'empêche pas de vivre normalement ! J'ai fait une injection dans l'autre pour éviter qu'il ne fasse trop d'efforts. Au début, il faut le ménager, il devra travailler pour deux ! Il faut lui laisser le temps de s'adapter. D'ailleurs, vous aurez une permission pour cela, une bonne permission de convalescence ».

Je ne ressentais aucune douleur. Mais il m'a fallu un certain temps pour m'habituer à ne plus voir que d'un œil. On me dira plus tard - dans le civil - que ce médecin avait très bien fait son travail.

Entre temps, j'avais transité en train sanitaire par Beauvais, Amiens, Arras et Lille pour échouer finalement à l'hôpital militaire de Bruxelles. Là, enfin, j'ai pu retirer ma chemise ensanglantée. Je ne suis pas resté long-



temps en Belgique, juste une dizaine de jours: l'hôpital a été évacué à cause de l'avancée rapide des armées alliées. En effet, Bruxelles a été libérée dès le trois septembre. J'ai été transféré avec les autres blessés à Flensburg, un port de la Mer Baltique, près de la frontière danoise.

J'ai été très bien soigné dans cet hôpital. J'avais comme voisin de chambre un pilote américain. Il avait été blessé dans son avion abattu au-dessus de l'Allemagne, mais il a eu la vie sauve grâce à son parachute. Lui aussi avait perdu un oeil, à la suite de sa blessure. Malgré le handicap de la langue, nous n'avions aucune peine à nous comprendre pendant tout mon séjour dans cet hôpital.

Ma plaie se cicatrisait normalement et j'ai été envoyé dans un centre de convalescence au Danemark. C'était la vie de château: le repos, la radio, des repas décents. Comme j'étais un des plus jeunes blessés, on m'attribua un «Bon» pour recevoir du pain blanc.

De retour à l'hôpital, j'ai sollicité une permission pour rentrer chez moi. Le médecin-

chef m'a signifié qu'une permission pour l'Alsace n'était plus possible: «Les Américains pourraient y être avant vous», m'a-t-il déclaré! Alors, j'ai eu recours à un stratagème bien connu des Malgré-Nous alsaciens à la fin de la guerre: indiquer une adresse quelconque dans un village allemand proche de l'Alsace. Et je lui dis: «Je peux aller à Wintersdorf. J'ai de la famille là-bas... Georg Scherer... Adolf Hitlerstrasse N. 5. - Georg Scherer... Adolf Hitlerstrasse N. 5... Soit».

Si le brave docteur avait su que jamais de ma vie, je n'avais mis les pieds à Wintersdorf! Mais j'étais sûr d'une chose: dans chaque village d'Allemagne, il y avait une Adolf-Hitlerstrasse... et puis mon père aussi s'appelait Georges Scherer.

### En permission

Je suis arrivé en gare de Karlsruhe en pleine nuit. Comme je n'avais plus de correspondance pour l'Alsace, je me suis rendu au *Soldatenheim* (Foyer du soldat) pour me restaurer. Après le repas (goulache, pommes de terre et choux), je suis reparti à la gare. J'avais



décidé de passer la nuit dans la salle d'attente pour être sûr de ne pas manquer le premier train du matin. J'y ai dormi quelque peu et, à mon réveil, je me suis trouvé face à face avec un Malgré-Nous de Schirrhein, C. D.

«Je viens du front de l'est et je vais en permission, m'a-t-il déclaré.

- Moi, j'ai été blessé en Normandie et j'ai une permission de convalescence».

Tels étaient les propos que nous avons échangés, le plus banalement du monde, dans la salle d'attente du *Hauptbahnhof* de Karlsruhe. Nous avons pris le premier train en partance pour l'Alsace et, passant par Strasbourg et Haguenau, nous sommes arrivés sans incident à Schirrhein, en cours de matinée. C'était le 18 octobre 1944; je pouvais donc «fêter» en famille, chez moi, mon dix-huitième anniversaire, le 27 octobre 1944.

Pendant ma permission, j'ai appris que les Américains étaient déjà en Lorraine. Tout le monde savait que la Libération était proche. C'est pourquoi je n'avais aucune envie de repartir et j'aurais bien voulu me cacher dans le village, en attendant la fin de la guerre.

Mais mes parents trouvaient que c'était trop dangereux. Ma mère surtout était anxieuse: elle craignait des perquisitions et d'éventuelles représailles. «Et puis, me disait-elle, de toute façon, avec ta blessure, tu n'auras plus besoin d'aller au front».

### En route pour la Tchécoslovaquie

Je me suis donc résigné pour un nouveau départ. Je devais me rendre en Tchécoslovaquie, à Brünn. C'était la ville de garnison de la Division SS „*Fruntsberg*“. Mais je suis quand même parti avec un certain retard. Comme mon père travaillait à la *Reichsbahn*, il s'est fait établir par son chef de gare un certificat attestant qu'il y avait des perturbations dans la circulation des trains par suite des bombardements. Ainsi, je ne suis parti que le 6 novembre, alors que ma permission expirait le premier novembre.

A Vienne, au milieu des ruines, j'ai été contrôlé par la *Feldgendarmarie*, la Police militaire, qui a constaté mon retard. Je leur ai montré mon attestation, mais ils ne voulaient rien savoir. J'ai dû les suivre jusqu'au poste de police le plus proche où j'ai été



enfermé dans une espèce de cagibi. Là, j'ai retrouvé plusieurs soldats dans la même situation que moi. On nous a fait sortir le lendemain pour nous «accompagner» à la gare où l'on nous a embarqués dans le premier train à destination de Brünn.

Je devais me présenter au Camp de Kubley. A ma descente du train, j'ai pris le tramway jusqu'au terminus et de là, selon les dires de l'employé, il me restait encore une bonne distance à parcourir à pied. En effet, le camp se situait en dehors de la ville, dans une usine désaffectée et réaménagée pour les SS. C'était à la fois un dépôt d'armes et de munitions, un centre de transit et d'habillement avec des stocks de vêtements, une armurerie, un magasin de vivres, un parc de véhicules où l'on essayait de réparer et d'entretenir des engins militaires. Il y avait aussi des voitures hippomobiles et des chevaux dans une écurie. Plusieurs travailleurs civils, tchèques et allemands, y étaient employés. Il servait aussi de cantonnement pour les réserves de la Division. C'était également un centre d'instruction. A mon arrivée, la formation des dernières recrues était encore en cours. Mais après

leur départ à la mi-décembre, on n'a plus instruit de recrues au camp et l'effectif a diminué considérablement.

### Au Camp de Kubley

Parmi les blessés qui revenaient de permission, beaucoup ne restaient au Camp de Kubley que pour un bref séjour. Certains repartaient pour un bataillon de réserve ou un centre d'instruction en Allemagne. D'autres étaient à nouveau déclarés aptes pour la guerre (*Kriegsverfügbar*) et retournaient au front. Tous s'en allaient avec un nouvel uniforme et un paquetage reconstitué à neuf.

Moi-même, je suis resté au Camp de Kubley pendant près de six mois, jusqu'à la débâcle finale. J'ai été intégré dans la *Stammkompanie* qui assurait l'intendance, l'entretien du matériel, la gestion des stocks, le travail de bureau et... d'écurie, bref, le fonctionnement de tous les services du camp. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la discipline militaire commençait à y faire quelque peu relâche.

J'ai d'abord été affecté à l'armurerie, puis vers la fin du mois de novembre, je suis devenu



l'ordonnance du commandant. C'était un officier discret, parlant très peu. Quand il apprit que j'étais originaire de l'Alsace, il s'est contenté de soupirer: „*Ach! Das Elsass... Hagenau... Strassburg... Und jetzt sind die Amis dort*“ («Ah! L'Alsace... Haguenau... Strasbourg... Et maintenant, ce sont les Américains qui sont là-bas»). J'ai pris un air navré. Je ne pouvais quand même pas lui dire combien je me réjouissais de cette bonne nouvelle.

Cet officier portait le même nom que moi. Ainsi, il m'est arrivé une fois de recevoir, dans son baraquement, un visiteur civil: „*Sturmbannführer Scherer? m'a-t-il demandé.* - *Nein! SS-Mann Scherer,* lui ai-je répondu. *Herr Sturmbannführer ist nicht anwesend!* (le commandant est absent)“.

En janvier 1945, le commandant Scherer a été muté à Prague. A la même époque, on recherchait un menuisier pour le service du camp. Je me suis présenté et, ainsi, je pouvais de nouveau exercer le métier que j'avais appris en 1940, à la sortie de l'école. Je pouvais circuler dans tout le camp et même sor-

tir en ville pour des acquisitions en petit matériel. J'effectuais des travaux divers: remplacement des carreaux cassés, réparation des ridelles des camions, assemblage de caisses pour les armes à expédier, pose de verrous ou de serrures. La menuiserie était très bien équipée et disposait de bons matériaux. Il y avait également un stock de vitres, marchandise plutôt rare à l'époque, à cause des bombardements.

J'étais en quelque sorte l'homme à tout faire dans le camp et mon supérieur immédiat était le *Rottenführer* (caporal) F., originaire de Magdenburg. Nous passions le plus clair de notre temps ensemble et, en dehors de notre travail, nous n'avions aucun service à assumer, ni gardes, ni corvées. Il avait sa chambre près de la menuiserie, alors que je dormais dans l'atelier même, bien au chaud: le bois de chauffage ne manquait pas dans la menuiserie et j'avais installé mes couvertures sur les copeaux.

Le caporal F. s'était engagé comme volontaire dans les *Waffen SS*, au début de la guerre, et maintenant... il écoutait régulièrement la



BBC (*Sender Freies Deutschland*). Ainsi, il se trouvait exactement informé - et moi aussi - de l'avance simultanée des Alliés occidentaux et de l'Armée rouge qui, implacablement, fermait sa tenaille sur l'Allemagne. Mais la situation catastrophique du Troisième Reich ne le préoccupait pas outre mesure. Il préférerait s'intéresser au marché noir et à ses profits.

### Alerte aérienne à Vienne

Le caporal F. était un type très débrouillard et expert en combines de tous genres. Ainsi, fin janvier, j'étais convoqué à Vienne pour une consultation médicale chez un spécialiste avant l'implantation d'un œil de verre. Quand il a appris cela, il m'a confié deux valises pleines de victuailles. Je devais les porter à son épouse qui résidait dans cette ville et dont il m'a donné l'adresse. Comme je manifestais mon inquiétude, il m'a déclaré : « Tu as donc un ordre de mission ! Et puis, personne ne fouille les valises d'un *SS-Mann*, surtout s'il est grand blessé. Tout ce que tu risques, c'est qu'on te vole la marchandise ».

Effectivement, tout s'est bien passé. Mais, au moment où je me suis présenté au domicile

de madame F., il y a eu une alerte aérienne : les sirènes ont commencé à hurler et les habitants de l'immeuble se sont précipités dans la cave. Moi-même, avec mes deux valises, j'ai été entraîné dans la cohue de toutes ces personnes paniquées qui s'engouffraient dans la cage de l'escalier. Arrivé au sous-sol, j'ai été vertement pris à partie par un responsable du *Luftschutz* (service de défense passive) : « C'est ce que vous appelez le strict nécessaire ? me dit-il, en désignant les deux valises, si tout le monde faisait comme vous ? ». J'ai essayé de lui expliquer que je venais juste d'entrer dans le bâtiment au moment où l'alerte a été donnée. Il n'a rien voulu entendre et il est reparti furibond, en haussant les épaules.

L'alerte a été de courte durée et j'ai pu contacter madame F. Celle-ci, comme si c'était la chose la plus normale du monde, a pris réception des deux valises et, à son tour, m'a confié un paquet à remettre au caporal F. Lorsqu'à mon retour à Brünn je le lui ai remis, le *Rottenführer* m'a déclaré sans ambages : « Ce sont des vêtements civils ! Je ne vais pas m'éterniser ici et tu ferais bien d'y réflé-



chir, toi aussi». Je n'étais pas étonné de la confiance qu'il me témoignait. Je connaissais bien ses opinions politiques et son franc-parler.

### Bombardement du Camp de Kubley

Ainsi les semaines et les mois passaient. On était maintenant fin avril et le front était très proche. C'est alors que le camp a été violemment attaqué par l'aviation russe. L'usine, ainsi que plusieurs baraques et bâtiments annexes ont été touchés. Nous avons pu nous réfugier dans les abris aériens aménagés avant mon arrivée au Camp. Il n'y a eu que quelques blessés légers au début du bombardement, mais la plupart des véhicules de notre parc automobile ont été touchés et gravement endommagés.

«Voilà bien du travail en perspective, ai-je pensé, toutes ces vitres à poser, ces toitures à réparer». Mais il n'en a rien été. L'évacuation du camp a été décidée le lendemain: nous devons nous replier vers Prague avec armes et bagages, en emportant le matériel sauvé du bombardement. Mais un contrordre est arrivé le jour même: seuls les militaires blessés

au cours du bombardement vont être transférés à Prague par train sanitaire; les autres restent sur place. On a également appris que Brünn était déclarée ville forte. Les débris de l'armée en déroute devaient s'y regrouper pour stopper l'avance ennemie. Bien sûr, dans ce cas, nous devons, nous aussi, nous mettre à la disposition du commandant de la garnison. Mais aucune directive précise n'arriva; c'était une fausse alerte.

En effet, une nouvelle rumeur s'est mise à circuler: l'Armée rouge contourne la ville et fonce vers l'ouest. L'ordre de repli est maintenu.

### Confusion et sauve-qui-peut

Quand il apprit qu'on allait se replier vers Prague, le caporal F. m'a déclaré: «Je n'irai pas à Prague! Les Russes y seront avant nous! J'ai appris par l'„*Engländer*“ (BBC) que les Américains sont entrés en Tchécoslovaquie: ils sont à Pilsen. C'est là que tu devrais aller. Quant à moi, j'ai mon idée».

Le lendemain, il avait disparu: son ceinturon avec la poche-revolver était pendu au crochet



Exemplaire de la mitrailleuse allemande MG-42. Sa cadence de tir est de 1 550 coups par minute. Musée de l'ouvrage de la Ligne Maginot du Hochwald - Drachenbronn. (Photo N. Mengus)

de la porte, mais l'étui était vide. Je n'ai entendu aucun commentaire au sujet de son départ.

Ce n'était pas le premier qui disparaissait du camp. Des officiers se trouvaient des missions spéciales pour emprunter les rares autos encore disponibles. D'autres prétextaient un départ au front pour s'esquiver. D'autres encore se sont «repliés» avec le dernier camion (LKV) pour mettre les archives de la division en sécurité. Personne ne voulait prendre de responsabilité pour organiser le repli de la petite garnison du camp.

C'est alors que nous est parvenue la nouvelle de la mort de Hitler, «tombé au Champ d'honneur, à Berlin, dans la lutte contre les Bolcheviks». Là encore, très peu de commentaires. Chacun se méfiait de tout le monde. Mais un adjudant (*Hauptscharführer*), en l'occurrence le plus haut gradé du groupe resté sur place, a déclaré, non sans ironie: «Si le *Führer* est mort en luttant contre les Bolcheviks, c'est que les Russes sont à Berlin... Ils sont aussi à Vienne, bientôt à Prague peut-être. Alors que faisons-nous encore ici à Brünn? Je pense qu'il faut aller vers l'ouest avec les moyens dont nous disposons». Et nous ne disposions plus que de véhicules hippomobiles.

### Le convoi de la dernière chance

Ainsi, le lendemain, aux premières heures de la matinée, trois chariots plats, tirés par des attelages de deux chevaux, ont quitté le camp de Kubley. Ils étaient chargés de paquetages, d'armes, de munitions, de provisions, de sacs d'avoine. Une roulante faisait également partie du convoi. Nous étions une trentaine de troupiers, plus quelques sous-officiers, à prendre place sur les voitures. Pour pouvoir



nous défendre contre d'éventuels partisans, nous avons une mitrailleuse sur chaque chariot, ainsi que nos armes individuelles: fusils, mitraillettes, grenades. Mais nous ne voulions plus être une unité combattante, nous voulions battre en retraite. L'adjudant tenait avant tout à s'éloigner du front, pour éviter tout contact avec les avant-gardes russes et aller le plus loin vers l'ouest en attendant la fin de la guerre. Sur ce point, la plupart des militaires présents étaient de son avis, mais certains ne cachaient pas que, s'il le fallait, ils vendraient chèrement leur peau. Nous savions que notre repli s'avérait problématique, mais c'était le convoi de la dernière chance.

L'adjudant voulut éviter les agglomérations importantes et les routes à grande circulation encombrées de fuyards civils, d'unités qui se repliaient, de convois de blessés qu'on évacuait vers l'arrière. Notre itinéraire nous a conduits par de petites routes, des chemins forestiers même, à travers les collines boisées de la Moravie. Pour nous mettre à l'abri des raids aériens soviétiques, nous avons recherché constamment le couvert des forêts. Nous

avons cheminé ainsi pendant trois jours. La nuit, nous avons bivouaqué dans les bois, en montant la garde à tour de rôle.

Pour la troisième nuit, nous avons fait halte près d'un carrefour et, à l'aube, alors que nous nous apprêtions pour un nouveau départ, nous avons perçu un vrombissement de moteur au loin: «Ce bruit, je le connais, déclara un rescapé des combats de Russie. Ce sont les chars de l'Armée rouge, des T34.

- Mais ils viennent de l'ouest, remarqua un autre, ce sont peut-être les Américains».



Chars russes T34.

(DR)



C'étaient trois chars russes, chargés de fantassins.

### Perdu en forêt

De l'endroit où ils étaient, les Russes ne pouvaient pas encore nous voir: la route qui menait au carrefour faisait un coude et nous nous trouvions du côté opposé, dans leur dos en quelque sorte. Comme les nuits précédentes, nous avons placé nos chariots à couvert sous les arbres, bien à l'abri derrière des fourrés. C'était notre chance. Mais si les Russes, une fois arrivés au croisement, se dirigeaient vers l'est, ils viendraient droit sur nous et ce serait l'accrochage.

«Mettez-vous à couvert dans la forêt!», commanda l'adjudant.

Aussitôt les hommes ont saisi leurs armes et se sont enfoncés sous les arbres. Puis ils se sont éparpillés en se cachant dans les sous-bois.

Mais les chars de l'Armée rouge ne sont pas venus de notre côté. Au carrefour, ils ont obliqué vers le nord: le bruit des moteurs

allait décroissant. De toute façon, même si les Russes, en se dirigeant vers l'est, nous étaient tombés dessus, ils ne m'auraient pas trouvé dans les parages: au commandement «Mettez-vous à couvert», j'ai couru aussi vite que je pouvais pour m'enfoncer dans la forêt et pour m'écarter le plus possible de la route. Le terrain en pente descendante facilitait d'ailleurs ma fuite. Et maintenant, j'étais loin, à l'abri du regard de mes compagnons dont je voulais absolument me séparer. En effet, j'avais pu constater qu'il y avait des fanatiques dans le groupe, prêts à en découper avec les Russes si l'occasion se présentait et moi je ne tenais pas à être mêlé à des accrochages. En un court instant, j'avais réalisé que l'occasion était unique pour prendre le large. Mais il fallait se décider vite.

En descendant la pente, je me dirigeais vers le sud. J'ai d'abord traversé une route qui, elle aussi, conduisait sans doute au carrefour. Puis j'ai continué, toujours vers le sud, pour m'éloigner autant que possible de mes anciens compagnons. Arrivé au bas de la côte, j'ai commencé à marcher à travers bois, vers l'ouest: j'avais le secret espoir de rencon-



trer l'avant-garde de l'Armée américaine. J'avais compris également que l'Armée russe était maître de la situation, elle contrôlait la région et envoyait des patrouilles là où elle voulait. Il me fallait donc éviter les axes de circulation.

J'ai cheminé toute la journée, jusqu'à la tombée de la nuit et, terrassé par la fatigue et le sommeil, je me suis effondré dans l'herbe. La nuit n'était pas froide, pourtant à mon réveil, je sentais des courbatures dans tout mon corps. J'ai repris la marche, toujours aussi pénible à travers bois. Me repérant au soleil, j'essayais de mon mieux, dans ce pays vallonné, de garder le cap vers l'ouest. La fatigue m'obligeait maintenant à de fréquents arrêts. Je me sentais perdu dans cette forêt interminable. J'étais d'autant plus angoissé que la faim commençait à me tenailler. J'avais pris la fuite sans emporter la moindre provision. Heureusement que j'ai pu remplir mon bidon en puisant de l'eau fraîche dans un ruisseau!

Cette deuxième journée, j'ai encore marché quelques heures sans rencontrer âme qui vive

et tout à coup, dans le silence de la forêt, j'ai entendu le bruit d'un moteur. Ce bruit, d'abord lointain, augmentait en se rapprochant de plus en plus. L'engin devait passer tout près. Soudain le vrombissement s'amplifia comme si le moteur peinait, puis il décrut aussitôt et s'arrêta net. J'ai couru vers l'endroit d'où le bruit m'était parvenu et j'ai découvert un motard allemand empêtré dans la boue d'un chemin forestier. Le moteur avait calé et l'homme essayait, mais en vain, de sortir sa machine de la gadoue. « En voilà un qui a besoin d'aide », ai-je pensé. Mais j'étais surtout content d'avoir trouvé quelqu'un qui pourrait me renseigner ou même m'emmener sur une certaine distance.

### Prisonnier et maltraité

Quand il me vit déboucher sur le chemin, le motard embourbé ne manifesta pas la moindre surprise : il ne semblait nullement étonné de ma présence au cœur de cette forêt. Il me fit signe de pousser sa moto pour l'aider à sortir de la boue. C'est ce que je fis : j'ai posé mes mains à l'arrière de la selle et j'ai poussé de toutes mes forces, du moins de celles qui me restaient après deux jours d'errance dans



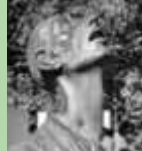
la forêt. Lui-même, resté à califourchon sur son engin et les mains au guidon, prenait appui de ses pieds sur le sol et poussait en marchant. Ainsi, nous avons réussi à avancer petit à petit pour parvenir à un emplacement où le sol était moins défoncé. La moto, à présent, roulait facilement. Il fit démarrer le moteur qui s'emballa aussitôt. L'homme me fit signe de la main pour me remercier et s'éloigna à vive allure, sans plus s'occuper de moi ! J'étais sidéré : il était parti sans m'adresser la moindre parole ! Ce n'était sûrement pas l'urgence de la mission qui l'avait fait décamper aussi vite. Je pense plutôt qu'il avait, lui aussi, un plan de « repli » personnel et qu'il ne voulait pas s'embarrasser d'un quelconque compagnon. Mais je n'étais pas trop déçu, car j'avais enfin trouvé un chemin qui devait bien mener quelque part. Je n'avais qu'un désir : entrer en contact avec les Américains ou trouver enfin un village. C'est pourquoi j'ai marché dans la direction où j'ai vu disparaître le motard.

Le chemin que je suivais montait légèrement et son état s'améliorait nettement ; à présent il était pierreux. J'ai remarqué également des

rondins de bois entassés sous les arbres. Cela annonçait la proximité d'habitations. En effet, au haut de la pente, le chemin quitta enfin la forêt et je découvris un village, presque un bourg, qui s'étalait dans une large vallée. J'ai vu aussi, en contrebas, deux routes, quasiment perpendiculaires qui y aboutissaient. C'était donc un lieu de passage. Mais, pour l'instant, on ne remarquait aucune circulation.

Je suis retourné sous le couvert des arbres. Là, je me suis hâté d'arracher les écussons et les insignes cousus au collet de mon uniforme et je les ai enterrés sous les feuilles mortes ; puis j'ai brûlé mon *Soldbuch*. En effet, je voulais cacher à tout prix mon appartenance aux *Waffen SS*. Je me suis également débarrassé de mon fusil. J'étais maintenant un déserteur et j'ai pris le risque d'entamer ma descente vers le village. D'après la position du soleil dans le ciel, on était en début d'après-midi.

Le chemin en lacets conduisait directement au village. A l'approche des premières maisons, j'ai marché ostensiblement au milieu du chemin, prêt à lever les mains à la moind-



dre rencontre. Mais la rue était déserte. En la suivant, j'ai débouché sur une grande place. Là, j'ai vu un groupe de jeunes gens qui semblaient discuter entre eux. J'ai marché dans leur direction. Alors, ils se sont tous tournés vers moi et m'ont fixé en silence, froidement. Je me suis approché d'eux, les bras levés. Sur leur visage, je lisais la haine et le mépris. Je leur ai dit en allemand: «Je suis Français! Prisonnier des Allemands!». Je n'ai pas pu poursuivre. Les jeunes gens se sont jetés sur moi et m'ont roué de coups: coups de poings dans la figure, coups de poings dans les côtes, dans le ventre, coups de pieds. J'avais beau crier en français, en allemand, en russe «Français... *Franzose... Franzuski!*», rien n'y fit. Les coups continuaient à pleuvoir pendant qu'on m'entraînait à travers une grande cour, vers des bâtiments agricoles. Nous sommes arrivés devant la porte d'une porcherie: on voyait l'auge en saillie qui s'ouvrait vers l'extérieur. L'un des jeunes, montrant du doigt mes bottes, hurla: „*Raus! Raus!*“

Je devais retirer mes bottes; on me vida également les poches. Quelqu'un tira le verrou

de la porcherie et un coup de pied dans le bas du dos me propulsa dans un réduit obscur. Là, j'ai remarqué deux ombres adossées au mur. Mon œil s'habituant à la pénombre, j'ai constaté que c'étaient deux militaires allemands, deux *Waffen SS* qui, visiblement, avaient subi le même sort que moi: leur uniforme était en lambeaux, leurs visages en sang.

### La grande peur

Je suis resté près de deux heures dans cette porcherie, assis le plus souvent par terre, le dos contre le mur. Le moindre mouvement me causait des douleurs dans tout le corps. Les deux autres prisonniers ne cherchaient pas à lier conversation. Moi non plus, je n'avais pas envie de leur parler: je n'allais quand même pas leur raconter que j'étais déserteur. Et puis j'étais tellement déçu d'avoir raté ma désertion: «J'aurais mieux fait de rester avec le convoi, ai-je pensé. Cela n'aurait pas été pire».

A un moment donné, la porte s'est ouverte brutalement et, dans le rectangle lumineux, j'ai vu deux jeunes gens qui braquaient des



mitraillettes sur nous. Ils portaient des brassards rouges: c'étaient donc des partisans. Du geste, ils nous ont ordonné de sortir, l'un après l'autre. Une fois dehors, nous avons été entourés par plusieurs jeunes gens; tous portaient des brassards rouges et des mitraillettes. Ils nous ont ramené dans la grande cour et, toujours sous la menace de leurs armes, ils nous ont alignés contre un mur. En cet instant, je pensais vraiment que ma dernière heure était venue: on allait être fusillé!

Je voyais en face de moi, de l'autre côté de la cour, un grand bâtiment à deux étages, une sorte de manoir. Plusieurs personnes discutaient près de la porte d'entrée. Au bout d'un moment, un militaire d'un certain âge s'est détaché du groupe et s'est avancé vers nous. Il n'avait pas la démarche bien assurée; visiblement, il boitait. Sa tenue militaire me rappelait l'uniforme français de 1939. «C'est lui qui va commander le peloton d'exécution», ai-je pensé.

Après s'être entretenu avec l'un des hommes à brassard rouge, il s'est dirigé droit sur moi et m'a fait signe de l'accompagner. Je l'ai donc suivi avec deux gardes armés sur mes

talons. Ainsi, j'ai été séparé des deux autres prisonniers et je ne les ai pas revus. Nous sommes entrés dans le bâtiment et les deux hommes armés m'ont poussé dans une grande salle, presque vide. Il y avait, pour tout mobilier, une table et quelques chaises. Je suis resté debout pendant près d'un quart d'heure, pieds nus, sous le regard narquois de mes gardiens et tenu en respect par leurs mitraillettes. Enfin, l'homme en uniforme entra et me fit asseoir devant la table, en face de lui. Il parlait parfaitement l'allemand.

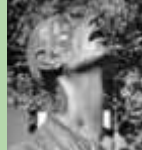
«Il faut excuser ces jeunes gens, me dit-il, ils n'avaient pas à vous brutaliser. Mais, on a tant souffert pendant cette guerre. Les Allemands nous ont tellement humiliés.

- Mais je suis Français, lui ai-je répondu timidement. Alsacien, incorporé de force.

- Moi aussi, j'ai été incorporé de force, en 1914, dans l'Armée autrichienne. Mais nous n'étions pas des criminels de guerre.

- Je peux vous assurer que moi non plus, je n'ai commis aucun crime».

La réponse tomba cinglante: «Tous les Allemands disent cela!».



Et l'interrogatoire commença. Il voulut tout savoir sur mon état civil, le lieu de ma naissance, le lieu et la date de mon incorporation, la durée de ma présence au front. Je lui ai raconté l'exacte vérité, mes classes dans la division *Das Reich* à Bordeaux, mon bref passage en Pologne, mon transfert en Normandie, ma blessure et mon séjour à Brünn, ma désertion et ma fuite à travers la forêt. Mais il insista: «Et pendant votre séjour en Pologne? Pas de chasse aux partisans?

- Nous étions une unité en partance pour le front de Russie, lui ai-je répondu.

- Et, bien sûr, vous n'avez pas de papiers militaires?

- Je les ai laissés dans le convoi. L'occasion de désertir était trop belle. Je n'ai pas pensé aux papiers», lui ai-je rétorqué sans sourciller.

C'était mon seul mensonge pendant tout l'interrogatoire. Et il a conclu: «Nous ferons notre enquête».

### La dernière preuve

Aussitôt il a fait signe aux deux jeunes gens à brassard qui attendaient près de la porte. Ceux-ci m'ont conduit dans le sous-sol du bâtiment. Nous avons suivi un long souter-

rain avant d'entrer dans une crypte voûtée. C'est là qu'on m'a enfermé. L'endroit était humide et sombre. Comme j'étais toujours pieds nus, je grelottais de froid. Mais on ne m'avait pas oublié dans ma cave, puisqu'on m'avait fait parvenir de la nourriture: un morceau de pain noir et une soupe assez fade. Après deux jours de jeûne, je n'avais pas à faire le difficile et j'ai apprécié ma pitance. Le lendemain, on m'a servi le même repas et j'ai passé une seconde nuit dans le sous-sol, transi de froid et recroquevillé sur un tas de charbon.

Puis on m'a ramené dans la salle du rez-de-chaussée et j'ai retrouvé l'homme en uniforme qui m'avait déjà interrogé l'avant-veille. Il m'a fait asseoir à la table. Puis il m'a présenté un petit sachet en toile, comme une bourse à monnaie. «Vous savez ce que c'est? m'a-t-il dit. Touchez donc!».

J'ai palpé le sachet de toile et j'ai senti sous mes doigts des grains durs. Cette sensation m'a donné froid dans le dos: j'ai pensé à des cartouches de revolver. Et l'autre d'insister: «Alors vous ne connaissez pas? Vous devriez



Statue de Notre-Dame de Marienthal (XV<sup>ème</sup> siècle).  
(coll. L'Ami hebdo)

savoir pourtant. J'ai apporté ça pour vous!». De nouveau, j'ai senti ma fin toute proche. On nous avait prévenus au début de notre formation à Bordeaux: «Un SS prisonnier n'a aucune chance. C'est une balle dans la nuque!». La peur d'une exécution sommaire me serrait la gorge: je me sentais trembler de tous mes membres. Tout à coup, l'air insidieux et plissant l'œil, le militaire me demanda malicieusement: «Alors, vous avez prié pour la victoire finale (*Für die Endsieg*)?».

Sur le coup, je ne savais pas où il voulait en venir et aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas comment j'ai eu la présence d'esprit pour lui répondre tout immédiatement et sans réfléchir: «J'ai prié pour la victoire de la France!

- Même en portant cet uniforme?
- Mais je suis français!».

A mon grand étonnement, il m'a répondu: «Je le sais! Et je vous crois! Je le sais grâce à ça!». Et de la pochette de toile, il tire doucement un chapelet, mon chapelet, celui que ma mère m'avait donné à mon départ pour

l'armée. Je l'avais toujours porté avec moi et on me l'avait dérobé avant de m'enfermer dans la porcherie. Par contre, je n'avais jamais vu la pochette de toile.

«Oui, je l'ai vu, continua-t-il. C'est écrit là, en tout petit: voyez... France... Marienthal... France». En effet, la chaînette qui retenait les grains du chapelet se fermait sur un médaillon où figurait une gravure de la basilique de Marienthal avec la mention «Marienthal-France».

Je savais que ma mère avait acheté ce chapelet à Marienthal et c'est là qu'elle l'avait fait bénir. C'est ce que j'ai fait comprendre au militaire qui m'interrogeait.

«En tout cas, je sais que vous êtes Français, m'a-t-il déclaré. Je sais aussi que les criminels ne prient pas le chapelet et je connais le problème des incorporés de force alsaciens. Mais nous recherchons des *Waffen SS* qui ont commis des crimes à Prague. C'est pourquoi nous sommes parfois soupçonneux. Mais pour vous tout va bien. Vous n'avez plus rien à craindre».



Puis la conversation est devenue franchement amicale. Il m'a appris qu'il avait été blessé à la Guerre 1914-18 : on l'avait amputé d'une jambe et depuis il porte une prothèse qui le fait boiter. En 1919, après l'indépendance de son pays, il a été intégré dans les Services de la police jusqu'à l'arrivée des Nazis en mars 1939. Maintenant, il était un des responsables de la Résistance locale. Puis il a conclu l'entretien : « Vous serez conduit auprès d'autres prisonniers allemands. Mais vous ne serez pas longtemps prisonnier. Nous remettons tous les Français aux Américains. Avec les renseignements que vous m'avez donnés, je peux vous établir les papiers nécessaires ».

### A pieds nus vers la liberté

Puis le militaire m'a serré la main en signe d'adieu et, avant de sortir, il m'a encore dit : « Un groupe vous escortera jusqu'au point de rassemblement. Si les gardiens sont armés, c'est pour vous protéger ! Soyez rassuré, on ne vous prépare pas de mauvais coup ». Avait-il deviné mon inquiétude ? Je craignais toujours quelque piège, car je n'avais pas oublié les sévices que m'avaient infligés ces jeunes,

lors de mon arrivée au village.

Assurément ce militaire, ancien policier, a fait preuve de beaucoup de compréhension à mon égard. Il m'a même témoigné sa sympathie. Sans lui, que serait-il advenu de moi ? Mais avait-il suffisamment d'autorité sur ces jeunes excités pour pouvoir les contrôler réellement. Moi, je me méfiais de leurs réactions. Ainsi, je n'ai pas osé leur réclamer mes bottes ou des chaussures pour la route et l'idée de m'en procurer n'a pas dû les effleurer. C'est donc pieds nus et le cœur plein d'inquiétude que j'ai quitté la cour de ce « château » où j'ai connu la plus grande peur de ma vie. J'étais encadré par quatre « anges gardiens » armés de mitraillettes et dont la mine ne me rassurait guère : je redoutais toujours un quelconque traquenard.

Mais sur le trajet, il ne s'est rien passé. Le temps était beau et la route en assez bon état. Mes plantes de pied ont quand même souffert de la marche. Au premier village, j'ai dû me joindre à un groupe de prisonniers de l'Armée allemande qui attendaient sur la place, assis par terre à l'ombre d'un mur. D'autres prisonniers sont encore venus nous



rejoindre et, en début d'après-midi, le groupe est reparti, toujours escorté par de jeunes gens à brassards. Après près de cinq kilomètres de marche vers l'ouest, il y a eu un arrêt dans un autre village où notre groupe a encore grossi de quelques unités.

Vers le soir, nous sommes arrivés dans une petite ville. Il était grand temps, car mes pieds étaient en sang. On nous a parqués dans une école, peut-être un collège. Parmi tous les prisonniers, j'étais le seul *Waffen SS*. La plupart avaient appartenu à la *Wehrmacht*. Il y avait également des soldats de la *Luftwaffe* et quelques jeunes auxiliaires de la DCA. Mon visage tuméfié, mon bandeau à œillère sur l'orbite gauche, mon uniforme sans écussons, ni numéro de corps ne devaient pas inspirer confiance: les autres prisonniers se demandaient sans doute quels crimes j'avais pu commettre pour avoir été maltraité de la sorte et pour qu'on m'oblige à marcher pieds nus. Je voyais qu'on se détournait de moi. De mon côté, je ne voulais parler à personne: je n'avais aucune envie de divulguer mon appartenance à la Division „*Das Reich*“ ou à la Division „*Fruntsberg*“.

Nous avons passé la nuit dans une grande salle, peut-être une salle de spectacle, dans laquelle on avait étalé de la paille. C'était, depuis mon départ du camp de Kubley, la première nuit où j'ai pu dormir à mon aise, malgré mes pieds endoloris.

Le lendemain, les partisans tchèques ont diffusé une information invitant tous les non-Allemands à se déclarer. Nous étions près d'une dizaine à nous présenter devant une commission militaire, installée à une table dans la cour d'école. Il y avait là des incorporés de force du Haut-Rhin, de la Moselle, du Luxembourg. Je les reconnaissais à leur parler. Quand mon tour arriva, je devais décliner mon identité. Un officier tchèque me remit aussitôt une fiche personnelle sur laquelle figuraient mon nom, prénom, date et lieu de naissance ainsi que la mention «Nationalité française». Le brave policier à la jambe de bois avait tenu sa promesse: les renseignements que je lui avais fournis avaient été enregistrés et transmis à la commission militaire. Sur la fiche que je venais de recevoir, je pouvais lire aussi: «Libéré par l'Armée de Tchécoslovaquie le 9 mai 1945»



(le cachet de l'armée figurait au bas de la page). Ce jour-là, j'appris aussi que la guerre était finie.

Tous les soldats libérés ont reçu, avec leur fiche de libération, un « Bon » pour un repas. Puis nous avons été conduits à des baraquements situés à l'extérieur de la ville.

### Hébergés par les partisans et les Américains

Ces baraquements, construits par les Allemands, leur servaient sans doute pour le cantonnement de troupes, mais aussi pour le stockage d'articles divers, neufs ou récupérés. En effet, à peine arrivé, j'ai été pris en charge par un responsable de l'Armée tchécoslovaque qui m'a conduit dans une baraque où s'entassait un monceau de chaussures. Du geste, il m'invita à me servir. Mais quand il vit l'état pitoyable de la plante de mes pieds, il m'a aussitôt emmené dans une autre pièce où s'empilaient des parachutes grossièrement pliés, sans doute récupérés par les Allemands après des parachutages d'agents ou d'armes de la part des Alliés. Il a coupé des morceaux dans la voilure en soie et je les ai utilisés

comme bandages pour envelopper mes pieds endoloris. C'était une aubaine pour moi. Je ne pouvais que remercier cet homme de cœur, attentif à ma souffrance.

Avec de bonnes chaussures aux pieds, tout allait mieux, d'autant plus qu'on nous a distribué le repas promis: une miche de bon pain pour chacun. En ce jour, j'ai totalement révisé - et en bien naturellement - mon opinion sur les partisans de Tchécoslovaquie.

Nous étions maintenant des hommes libres. Cependant, les responsables du camp nous ont recommandé de ne pas quitter les lieux si nous voulions être rapatriés par les Américains. Nous n'avions d'ailleurs aucun intérêt à nous faire voir en ville avec notre uniforme honni; j'en savais quelque chose. Mieux valait rester dans le camp sous la protection des partisans et nous y sommes restés pendant près d'une semaine, hébergés par la Résistance locale. La plupart du temps, je me suis tenu à l'écart de tout le monde, ne cherchant pas le contact, trop heureux de n'avoir pas à raconter mon passé militaire, surtout les dernières péripéties. D'ailleurs, les jeunes



Camion GMC américain (Musée de l'Abri, Hatten).  
(Photo N. Mengus)

Haut-Rhinois, les Luxembourgeois et les Mosellans formaient tous des blocs très fermés, ne discutant qu'entre eux.

C'est dans une baraque aménagée en réfectoire que nous prenions nos repas, midi et soir: soupe, pain, pommes de terre bouillies à l'eau, le tout apporté de l'extérieur. Ce n'était guère copieux, mais on subsistait. Une pompe à eau nous permettait de faire un brin de toilette. Nous avions des couvertures et des lits de camp pour dormir la nuit et pour... faire la sieste le jour. Les journées étaient longues et monotones. Mais, après le cauchemar que je venais de vivre récemment, je me sentais à l'aise. Je ne craignais qu'une chose: l'arrivée inopinée d'une délégation de l'Armée rouge. Mais ce sont les Américains qui sont venus les premiers. Enfin!

Un beau matin donc, plusieurs camions militaires, frappés de l'étoile blanche, sont arrivés au camp. Les uns étaient chargés d'hommes en uniformes allemands, d'autres étaient encore vides. Ils faisaient visiblement le tour des camps de regroupement pour ramener dans leur secteur les prisonniers de guerre allemands. Maintenant, j'étais vrai-

ment rassuré! Je les avais tellement attendus. Nous sommes montés dans les camions. Et là, nouvelle frayeur! Les conducteurs noirs roulaient à tombeau ouvert, surtout dans les descentes. Mais tout s'est bien passé. Il y eut encore plusieurs arrêts, d'autres prisonniers se sont joints à nous, les camions se sont peu à peu remplis et nous sommes arrivés jusqu'à Augsburg en Bavière. Là, nous avons été conduits dans un camp de prisonniers de guerre. Mais ceux qui avaient des fiches de libération de l'Armée tchécoslovaque ont été hébergés dans un baraquement à part...

Là, on nous a servi de bons repas, des soupes chaudes, de la viande en conserves. Nous avons reçu du chocolat, des cigarettes, du savon. Nous avons pu passer à la douche et chez le coiffeur. A l'infirmerie, on m'a soigné mes ecchymoses au visage et mes pieds toujours meurtris. C'est là aussi que j'ai mâché mon premier chewing-gum. Après un séjour de près d'une semaine, on nous a remis des fiches de démobilisation qui devaient nous servir de laissez-passer pour rentrer chez nous.



### A travers l'Allemagne, à pied et en train de marchandises

Quand je me suis présenté à la gare d'Augsbourg, la police militaire américaine m'a refoulé, malgré mon laissez-passer: «Pas de train pour la France!». Alors, que faire? Attendre un train sanitaire ou la formation d'un convoi? Mais je voulais rentrer au plus vite chez moi et par n'importe quel moyen. C'est pourquoi je suis reparti à pied et j'ai marché... vers l'ouest. Avant de quitter le camp, j'avais pris mes précautions: je ne voulais plus me retrouver sur les chemins, sans rien en poche, comme dans les forêts de Tchécoslovaquie et j'ai pris soin d'emporter quelques provisions.

On voyait partout sur les routes des soldats allemands, en uniforme ou en civil, qui essayaient d'échapper à la captivité. C'est ainsi que, dès le premier jour, je fis la connaissance d'un soldat originaire de Trèves. Il avait réussi jusqu'à présent à passer entre les mailles du filet et voulait rentrer clandestinement dans sa ville. Moi, je lui ai simplement dit que j'étais alsacien et que, moi aussi, je voulais rentrer chez moi. Ainsi,

nous sommes devenus compagnons de route. Nous avons cheminé ensemble pendant trois jours sans subir le moindre contrôle. Il faut dire qu'il y avait, en cette fin du mois de mai, un beau chaos sur les routes et dans les villes d'Allemagne: le désordre et la confusion régnaient partout. La nuit, les routes nous étaient interdites de neuf heures du soir à six heures du matin, en raison du couvre-feu.

La première nuit, nous l'avons passée dans un moulin où l'on nous a donné du pain frais pour la route. Au second soir, nous avons fait halte dans la maison d'un garde-barrière. Celui-ci s'est d'abord montré réticent: il avait peur de nous héberger, car il craignait un contrôle de la police militaire. Au grand étonnement de mon compagnon de route qui ignorait encore mon passage au camp américain, je lui ai montré mon laissez-passer tamponné par l'*US Army* pour le rassurer. Et quand je lui ai offert un paquet de cigarettes américaines, il nous a invités à sa table.

Le lendemain, le garde-barrière nous a conseillé de suivre la voie ferrée: «C'est le



chemin le plus court pour rejoindre Ulm. Peut-être qu'un train de marchandises passera... Et s'il ne roule pas trop vite, vous pourrez toujours y monter».

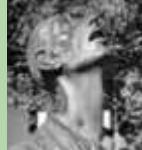
Nous avons donc suivi la voie ferrée, marchant sur les traverses; mais nous n'avons vu aucun train de marchandises. A l'entrée d'une petite ville, nous en avons vu un à l'arrêt, mais personne ne savait quand il allait repartir. Nous avons préféré continuer à pied et, vers le soir, nous sommes arrivés à Ulm. Ainsi, nous avons donc parcouru en moyenne près de trente kilomètres par jour.

C'est en marchant le long des rails que nous avons pu entrer dans la gare d'Ulm et nous sommes arrivés jusqu'aux quais. Je me suis adressé à un agent de l'ancienne *Reichsbahn* qui m'a renseigné de son mieux: «Un train pour Strasbourg? Il n'y a pas de train pour Strasbourg. Vous devez passer par Stuttgart ou Karlsruhe... Il y a des trains pour Stuttgart et éventuellement pour Karlsruhe. Mais pour l'horaire, je ne peux rien affirmer... Il faut voir à la voie n°2».

Dans cette gare, j'étais complètement désorienté et j'ai dû insister: «Et... pour me rendre à Stuttgart, je vais dans quelle direction? - Mais par là! Pourquoi? Vous voulez y aller à pied!?!». Il ne croyait pas si bien dire. Nous avons suivi la voie n°2 jusqu'à la sortie du quai et là nous avons trouvé un train de marchandises à l'arrêt. Nous n'avions qu'à y monter. A la tombée de la nuit, le train s'est mis en marche. Il allait dans la direction indiquée. Mais était-ce la bonne direction? Nous n'étions pas tellement rassurés. En tous cas, nous y avons passé la nuit, sans confort, mais également sans encombre. Aux premières heures de la matinée, j'ai pu lire sur un grand panneau mural: *Karlsruhe-Hauptbahnhof*... Quel soulagement!

### Le retour

Avant l'entrée en gare, le train a roulé à petite allure. J'ai pris congé de mon compagnon de Trèves et, ne voyant personne dans les parages, j'ai sauté sur le chemin qui longeait le ballast. Puis, j'ai suivi les rails jusqu'au quai. Là, j'ai vu à l'arrêt un train sanitaire rapatriant en France les rescapés d'un camp de concentration. A travers les vitrages des voi-



tures, on distinguait, dans les compartiments, des hommes revêtus de la tenue rayée.

Comme à Ulm, je me suis adressé, pour me renseigner, au premier cheminot que j'ai rencontré. «Les trains en partance pour Strasbourg? m'a-t-il répondu, Il faut voir au quai n° 5».

J'y suis allé et j'ai trouvé un train « mixte » : des voitures pour voyageurs à l'avant, des wagons pour marchandises derrière. J'ai voulu être sûr de mon affaire et j'ai questionné un agent qui passait : «Est-ce bien là, le train pour Strasbourg?». L'agent me l'a confirmé :

«Oui, il partira dans dix minutes».

C'est alors que j'ai repéré une patrouille de la police militaire américaine qui arrivait au loin. Le plus naturellement du monde, je me suis dirigé vers les voitures de voyageurs pour m'éloigner le plus possible, car je ne voulais pas m'attarder à m'expliquer avec les militaires. Puis, me voyant à l'abri des regards, j'ai passé entre les wagons et j'ai remonté le convoi du côté opposé. J'ai avisé un wagon

découvert chargé de grandes caisses en bois. Je me suis hissé sur la plateforme et je me suis « planqué » au milieu de la cargaison. Le train n'a pas tardé à s'ébranler et une heure plus tard j'étais en Alsace. A l'approche de Drusenheim, j'ai profité d'un léger ralentissement du train pour sauter du wagon.

J'étais à quelques kilomètres de chez moi et je connaissais bien la contrée. J'ai d'abord suivi la route, puis j'ai emprunté un chemin forestier. A une centaine de mètres de la lisière, alors que je traversais un fourré pour couper à travers bois, j'entendis un claquement de culasse et un commandement sec : „*Halt ! Stehen bleiben!*“ («Halte! Restez où vous êtes!»).

Je croyais rêver! «Le cauchemar recommence donc si près de chez moi!», ai-je pensé. Effectivement, un homme sort de derrière un arbre et pointe son fusil vers moi. Mais cet homme je le connais. C'est Léon S., de Schirrhein. «Vous ne me connaissez pas, lui ai-je dit. Je suis le fils de Georges Scherer, de Schirrhoffen!

– Mais, malheureux, tu viens de traverser un champ de mines!».



Cet homme faisait partie d'un peloton qui surveillait des prisonniers de guerre allemands astreints au déminage et il m'avait pris pour un prisonnier fugitif. Les autres surveillants, tous des hommes que je connaissais, se sont regroupés autour de nous: «Et d'où viens-tu, m'a demandé l'un d'eux?»

- Du fin fond de la Tchécoslovaquie, lui ai-je répondu.

- Alors, tu fais tout ce chemin pour venir sauter sur une mine à deux kilomètres de chez toi? Tu sais, cette partie de la forêt que tu viens de traverser, on ne l'a pas encore déminée».

Quand ils m'ont montré les nombreuses mines déjà détectées et entassées au bord du chemin, j'ai compris à quel danger je venais d'échapper si près de chez moi. Et un autre d'ajouter: «Surtout ne t'écarte pas de ce chemin! Et après, pas de raccourci à travers les prés».

C'est ainsi que je suis arrivé à Schirrhein, par la rue du Chemin de fer (...). J'ai frappé à la porte de mon oncle Robert Schandel. Après les effusions de joie, je leur ai demandé d'em-

prunter un vélo. Puis j'ai pédalé à toute vitesse pour me rendre chez mes parents à Schirrhoffen, car avec mon accoutrement d'ancien *Waffen SS*, je n'ai pas voulu m'attarder, ni être vu dans la rue principale de Schirrhein.

### Epilogue

Dès mon retour, ma mère m'a appris que la Division SS „*Frundsberg*“, avait participé à la reconquête partielle de l'Alsace du Nord en janvier 1945 et qu'une unité avec des chars était cantonnée au presbytère de Schirrhein. Plusieurs soldats, Alsaciens et Allemands, que j'avais connus au Camp de Kubley, sont venus dans la maison de mes parents. Ils ont fait comprendre à ma mère que j'étais bien tranquille à Brünn et que mon sort était préférable au leur. En effet, cette unité avait subi d'importantes pertes dans les combats contre les Américains dans le secteur d'Oberhoffen-Bischwiller. Par ailleurs, elle a été sévèrement prise à partie par l'artillerie à Schirrhein même. En effet, un avion d'observation allié, avant d'être abattu, avait eu le temps de signaler la présence de chars dans le jardin du presbytère.



Je devais apprendre également plus tard que le régiment a été relevé en février 1945 pour être engagé au front de l'est dans la défense de Berlin. Les rescapés de cette bataille de Berlin, qui prit fin en avril 1945, ont connu par ailleurs une terrible captivité et certains incorporés de force alsaciens, qui appartenaient à la Division „*Fruntsberg*“, ne sont rentrés de Russie qu'en 1951.

une mauvaise tournure sans la présence des gendarmes locaux».

Mon passage dans les *Waffen SS* connut son épilogue en 1949, quand, au sortir de la messe du dimanche, l'appariteur de Schirrhein, Antoine Halter, me remit une convocation pour la gendarmerie de Bischwiller. Dans l'instruction de ce qui deviendra le procès de Bordeaux, les enquêteurs recherchaient les incorporés de force ayant participé au massacre d'Oradour. En tant qu'ancien de la Division „*Das Reich*“, je devais exposer mes états de service. Les instructeurs de la police judiciaire enquêtaient sur l'effectif de la 3<sup>ème</sup> Compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon du Régiment „*Der Führer*“. J'étais dans l'impossibilité de fournir le moindre renseignement. On m'accusait de faire preuve de mauvaise volonté et l'interrogatoire aurait pu prendre